Le Courrier des Opelousas.

VOL. 3. OPELOUSAS, PAROISSE ST.-LANDRY, [Louisiane,] 15 SEPTEMBRE, 1855. No. 41.

OPELOUSAS:
SAMEDI MATIN, 15 SEPTEMB, 1855.

TICKET DEMOCRATIQUE DE L'ETAT.

Pour Gouverneur,
ROBERT C. WICKLIFFE, d'Ouest Feliciana.
Pour Lieutenant-Gouverneur,
C. H. MOUTON, de Lafayette.
Pour Secrétaire d'Etat,
ANDREW S. HERRON, d'Est Baton Rouge.
Pour Auditeur,
SAMUEL F. MARKS, d'Ouest Feliciana.
Pour Trésorier,
CHARLES E. GRENEAUX, des Natchitoches.
Pour Avocat-Général,
E. WARREN MOISE, de Plaquemine.
Pour Surintendant de l'Education Publique,
SAMUEL BARD, de Carroll.
Pour le Congrès.—4me. District,
JOHN M. SANDIDGE, de Bossier.
18 Août, 1855.

L'ASSEMBLEE DU HUIT.

Malgré un temps pluvieux, l'affluence de monde était considérable. Chacun voulait entendre les orateurs démocratiques et les orateurs know-nothings. Sept seulement, ont pu porter la parole; c'étaient MM. J. M. Sandidge, Chs. H. Mouton, A. S. Herron et S. F. Marks, du côté de la démocratie, et MM. Ad. Olivier, Dreux et Cullom, du côté du know-nothingisme. Quelques autres orateurs, que nous aurions voulu entendre, n'ont pu porter la parole, attendu l'heure avancée à laquelle l'assemblée s'est ajournée. M. Sandidge, qui a ouvert la discussion, est candidat démocrate pour le Congrès. Son discours a roulé principalement sur la politique démocratique et sur les principes tout-à-fait contradictoires du parti know-nothing, dans les Etats-Unis. Sa parole a été écoutée dans un silence qui indiquait une vive persuasion. La logique de l'orateur ne pouvait être niée. M. A. Olivier a ensuite monté à la tribune, et dans un discours bien débité, plein de poèsie, mais hélas! vide d'arguments et de conclusion, il a souvent emporté des applaudissements frénétiques. Après M. Olivier est venu le *Creole Poney*, qui a monté à l'assaut, avec une impétuosité qui a provoqué les applaudissements assourdissants de toute l'assemblée. M. Chs. H. Mouton, le Creole Poney, a repoussé avec une énergie digne d'un orateur éminent, les principes émis par le parti know-nothing. Il s'exprimait en français, et il s'est soutenu pendant une grande heure, dans les limites d'un raisonnement serré, avançant, preuves en mains, des principes généralement admis et reconnus. M. Mouton est, on le sait, le candidat démocrate pour Lieutenant-Gouverneur. Le petit organe know-nothing de notre ville l'a surnommé le *Creole Poney*; c'est un titre qui flatte plus ses amis que ne le pense le petit organe, et l'élection de Novembre prochain, fera sans doute de cette appellation, un Yankee Doodle démocratique.

Ici l'assemblée a pris un recès d'une heure, pour donner le temps d'aller prendre part au *barbecue* qui avait été préparé pour l'occasion; mais le temps étant mauvais, peu de personnes se sont transportées sur le lieu où les viandes avaient été préparées, et chacun de courir aux hôtels, pour se retrouver, une heure après, au lieu des *speeches*.

C'était au tour de M. Dreux, orateur désintéressé know-nothing, à prendre la parole, et disons tout de suite, que s'il soutenait une mauvaise cause, s'il avait de son côté une cause difficile à défendre, il ne s'en est pas moins bien acquitté. M. Dreux est un homme tout jeune encore; il a le don oratoire, la parole facile, un timbre de voix qui charme les auditeurs. Son ton sarcastique est pénétrant, il réunit, en un mot, l'étoffe nécessaire à faire, plus tard, un orateur éminent.

M. Herron, le candidat démocratique pour la place de Secrétaire d'Etat, est venu succéder à M. Dreux, et dans un discours chaleureux, où la force des arguments entraînait la conviction dans tous les esprits, il a *renversé* et *culbuté*, comme dirait le petit organe, toutes les belles phrases, tous les beaux rèves, tous les beaux profits, tous les faux principes know-nothings. M. Herron a fait preuve, dans ce discours, d'un talent rare; sa logique serrée, ses arguments irrésistibles, sa mémoire heureuse et à propos, sa parole persuasive, tout a contribué à lui attirer de nombreux applaudissements.

M. E. N. Cullom, l'orateur banal de notre ville, a succédé à M. Herron. Nos lecteurs connaissent assez M. Collum pour ne pas nous demander compte de sa conduite, ce jour-là. Qu'il suffise de dire qu'il a fait un discours know-nothing auquel a répliqué M. Samuel F. Marks, le candidat démocrate pour Auditeur. Celui-ci a *manié* son ami Cullum peut-être un peu trop sévèrement, mais toujours est-il qu'il a beaucoup fait rire, et que c'était chose entendue entre eux. M. Marks a eu néanmoins des moments où il a captivé l'attention de son auditoire. Ses arguments démocratiques ont été goûtés et son jugement sain, son raisonnement posé, ont eu le résultat qu'on attendait, une approbation presque générale.

Nous ne pouvons donner qu'un compte-rendu imparfait de la journée du 8. Nous voudrions pouvoir publier les beaux discours que ces orateurs y ont prononcés, mais hélas! notre vigie n'est pas sténographe, et ces messieurs, de leur côté, auraient trop à faire de transcrire tous les discours qu'ils vont faire dans cette campagne électorale. Nous regrettons beaucoup que le temps n'ait pas permis que ces orateurs se soient fait entendre à l'ombre des beaux chênes où l'estrade et le barbecue avaient été si artistement et si agréablement préparés. La Maison de Cour, toute vaste et aérée qu'elle soit, ne pouvait contenir qu'une partie des auditeurs, et la chaleur étouffante qui y régnait, rendait par moment la place insupportable. Les dames, qui aiment aussi à savoir et comprendre ce qui se passe en politique, les dames avaient daigné orner de leur présence, cette assemblée, et maintes fois leurs applaudissements sont venus jeter le trouble chez ces jeunes orateurs, si sensibles à ces sortes de démonstrations, de la part de la belle moitié du genre humain.

☞ Le 15 Octobre prochain est le jour fixé par les orateurs know-nothings pour une assemblée en notre ville. Nous aimons à croire que là aussi les orateurs des deux partis se feront entendre.

☞ On nous prie de nous informer auprès des officiers du Wigwam Know Nothing de notre Paroisse, quand doit avoir lieu la prochaine assemblée de cet Ordre. Les raisons à nous données sont qu'il y a un grand nombre de résignations prêtes à être présentées à la première occasion, et l'on a observé que deux assemblées régulières ont manqué dernièrement. On nous représente en outre que ceux qui ont envoyé leurs résignations se considèrent dès ce moment hors de cet Ordre; mais qu'afin de sauver les apparences, ils desireraient que leurs résignations soient dûment et régulièrement acceptées, autrement ils se verront forcés d'adopter un autre mode pour se retirer de cet Ordre.

Le petit organe pourrait-il nous instruire à ce sujet?

Confirmations.—Dimanche dernier, 9 du courant, Mgr. l'archevêque a donné la confirmation à cent soixante-quinze personnes, dans l'Eglise Catholique des Opelousas. Pendant le même service, Mgr. a aussi reçu au Diaconat, deux jeunes ecclésiastiques qui, plus tard, recevront l'Ordination. Cette cérémonie a été d'autant plus intéressante que jamais précédemment, semblable solemnité n'avait eu lieu en notre église. Or, ce nombre de confirmation n'a jamais auparavant été atteint ici, et cet accroissement prodigieux doit être attribué naturellement aux efforts des dignes pasteurs que Mgr. a eu l'heureuse opportunité de pouvoir nous envoyer.

Cette fois plus que jamais, notre église s'est trouvée de beaucoup trop petite; aussi est-il sérieusement question de l'agrandir. Sous peu nous aurons un orgue magnifique, et quand la musique se mêlera aux chants des fidèles, chacun aura hâte d'aller participer aux charmes de la religion.

A Washington, en cette Paroisse, lundi dernier, 10 courant, Mgr. a donné la confirmation à trente personnes, mais si le temps avait été moins mauvais, ce nombre aurait été plus considérable.

Moulins à Coton.—Nous avons vu un échantillon du coton passé à un moulin patenté de E. Carver Co. C'est sans contredit l'un des plus beaux échantillons que l'on puisse voir. La soie est conservée longue, et la graine semble en avoir été extraite sans en briser le fil. Nous conseillons à nos cotonniers de visiter les moulins et les échantillons chez Debaillon & Carrière, agents, à Washington.

Meurtre.—Un crime atroce a été commis dimanche soir. Voici les détails que nous avons pu nous procurer: Il y a, au dessous du magasin de confiserie de l'encoignure Canal et Bourbon, des chambres garnies que loue Mme. Brown. Parmi les personnes qui occupaient un de ces appartemens se trouvait une Mme Shelton, vieille acariâtre, qui était attaquée de la poitrine et que le médecin avait condamnée. Comme elle n'avait pas payé son terme depuis longtemps, Mme Brown lui avait donné son congé et elle avait promis de partir le lendemain.—A onze heures du soir, Mme. Shelton envoya chercher, par une servante irlandaise, une bouteille de camphine qu'elle vida sur le plancher, puis à la porte de sa chambre et appela une petite orpheline de quatre ans, du nom de Mary, que Mme Brown avait adoptée. L'enfant, à qui la vieille avait promis un gateau, entra dans la chambre. Mme. Shelton alluma alors une chandelle, mit le feu à la camphine et, saisissant la petite fille par le bras, la renversa sur le plancher.—Les vêtemens de la pauvre enfant prirent feu; la vieille l'emporta dans un corridor et referma la porte. Un jeune homme que les cris de la victime avaient attiré, parvint à étouffer les flammes, mais il était trop tard. La petite orpheline a expiré hier soir dans d'atroces souffrances.

Nous apprenons que le coroner n'a pas pratiqué la levée du corps, que Mme. Shelton ne sera pas poursuivie, attendu qu'elle n'a que peu de temps à vivre; la maladie dont elle est atteinte est à sa dernière période.

[*Abeille du 6 Septembre.*

Baton Rouge.— Un certain nombre de cas de fièvre jaune se sont déclarés à Baton Rouge et plusieurs se sont terminés fatalement.

La fièvre jaune en Virginie.—L'épidémie au lieu de diminuer sévit avec une vigueur croissante dans la malheureuse ville de Norfolk. Une dépêche du 4 courant nous apprend que la mortalité augmente avec une rapidité effrayante. Le nombre des décès a été de *soixante-dix* du 2 au 3 de ce mois. C'est énorme si l'on réfléchit que Norfolk est une petite ville et que les deux tiers de sa population l'ont déjà désertée! Parmi les victimes on cite M. Cunningham, éditeur du *Norfolk Beacon*, un prêtre catholique et le shérif du comté. Plusieurs médecins et ministre protestants ont également succombé au fléau. Les citoyens les plus estimables de la ville sont presque tous atteints. Quant aux morts, beaucoup sont privés de sépulture, les entrepreneurs ne pouvant fournir un nombre suffisant de cercueils et les travailleurs ne pouvant pas creuser les fosses assez rapidement. On compte en ce moment 1,300 malades à Norfolk.

La situation est presque aussi terrible à Portsmouth. Là, les médecins sont les premiers frappés. La plupart des malades expirent vingt-quatre heures après l'apparition des premiers symptômes.

Terrible accident sur un chemin de fer.—Les journaux de Philadelphie publient les détails de l'affreuse catastrophe survenue dernièrement sur le chemin de fer de Philadelphie à Burlington.

Le train parti le 29 août, à l'heure ordinaire, de la première de ces villes, avait atteint sans encombre Burlington, dans le New-Jersey, mais à un demi mille au delà on aperçut le train de New-York qui s'approchait à toute vitesse. Le conducteur donna au mécanicien l'ordre de rebrousser chemin pour entrer dans une voie d'évitement, mais malheureusement une voiture, attelée de deux chevaux, dans laquelle se trouvait un médecin, le Dr. Hannigan, traversait le chemin à ce moment. Le dernier wagon heurta les chevaux qui furent écrasés et le docteur fut lancé hors de la voiture qui fut mise en pièces.

La violente secousse imprimée au wagon l'avait fait dérailler, et le train, suivant son mouvement d'impulsion en arrière, l'entraîna jusqu'à ce qu'un autre wagon se brisa à son tour. Les autres voitures poussées sur ces débris sortirent de la voie et furent précipités au bas de la chaussée. Cinq wagons furent littéralement mis en morceaux, et presque tous les voyageurs qui s'y trouvaient tués ou blessés. On a compté vingt-deux morts et environ quarante blessés. Ces derniers étaient horriblement mutilés, à tel point que plusieurs d'entre eux n'ont pu être reconnus.—*Abeille du 6 Sept.*

LE GEN. CASS ET LES KNOW-NOTHINGS.

Passez en revue le Know-Nothingisme, et vous verrez que c'est le parti des médiocrités. Formé par des intrigants, d'assez bas étage, enrégimenté par les industriels de la politique, il n'a pu réussir à attirer à lui les célébrités du pays. Celles-ci ont le plus profond dédain pour cette association: les hommes distingués, ceux-là même qui servaient dans cette armée politique, que l'on nomme le whiggisme, armée vaillante, mais que les défaites ont épuisée, aimant mieux rester dans une complète neutralité que de faire cause commune avec ceux qui ont inauguré, aux Etats-Unis, un système, dont le résultat n'a été, jusqu'ici, que la violence, la violation du scrutin, l'incendie, le meurtre.

Sauf de très rares exceptions, ceux de nos concitoyens éminents, qui se mêlent aux affaires publiques, qui croient devoir leurs constants efforts à la prospérité du pays, ceux-là marchent avec nous, et, démocrates ou whigs, ont pour première aspiration l'anéantissement d'une faction odieuse, qui, trop long-temps, a osé lever sa tête impie, et qui, désordonnée, confuse, aujourd'hui, sera bientôt mise en déroute complète, en ne laissant derrière elle que des traces de sang et un terrible souvenir.

Nul ne saurait s'étonner de la médiocrité, à laquelle est condamné le Know-Nothingisme. Dans un pays, comme le nôtre, où l'éducation publique a pris un immense développement, où la discussion a toujours été libre, où le peuple fait des écoles continuelles, les hérésiee peuvent se soutenir quelques jours, mais il faut nécessairement qu'elles disparaissent bientôt. C'est en vain que les Know-Nothing ont tenté de travestir leurs idées, de donner le change aux masses: celles-ci, guidées par des esprits éclairés, ont su bien vite distinguer le vrai du faux, et elles ont jeté un cri de réprobation contre la secte nouvelle, liberticide.

Nous nous proposons, un de ces jours, de dresser une liste des hommes vivants, que les Etats-Unis ont le droit de citer avec fierté, et nous montrerons la faible part qu'ont les Know-Nothings parmi ces hautes individualités. Nous établirons qu'à la Louisiane, c'est dans les rangs de la Démocratie que se trouve l'immense majorité des capacités; le parti know-nothing y est composé de telle sorte que, d'après le vieil adage, on doit penser que les rois de cet ordre sont des borgnes. Jamais faction ne fut plus pauvre en intelligences: c'est bien, sous tous les rapports, le parti de la nuit.

Honteux, sans doute, de rencontrer dans leurs loges, si peu d'esprits élevés, incapables de présenter au pays des noms considérables, ils font de la contrebande— le métier leur est connu— et ils avancent carrément que tel ou tel personnage, appartenant au parti whig ou au parti démocrate, est complice de leurs scandaleuses doctrines.

Ils promènent sourdement la nouvelle, elle se répand, et lorsque le faux est découvert, il faut pour le détruire, partout où il a été colporté, le même temps qui a été employé à le publier. Or, pendant tout ce temps, des crédules ont été rencontrés qui, sur la foi d'un grand nom, se sont affiliés à un ordre, dans lequel il est facile, très facile d'entrer, mais dont on sort très difficilement, puisqu'en face de démissions répétées, le nom du démissionnaire n'est jamais biffé des régistres, et y demeure, afin de faire nombre.

C'est un des moyens.

La contrebande, dont nous avons parlé plus haut, a été exercée dernièrement, et c'est dans nos propres rangs que nos adversaires sont venus chercher un prétendu appui. Ils ont eu l'insigne audace, cette fois, de réclamer les sympathies d'un de nos plus grands hommes, d'un homme marchant toujours ferme, inébranlable, dans la voie démocratique, et ne pactisant jamais avec ses antagonistes. Nous voulons parler du général Cass.

A la date du 29 juillet, le général Houston, s'autorisant de certains journaux, écrivait que le sénateur du Michigan avait donné son assentiment à la plateforme de la Convention de Philadelphie.

Cette étrange assertion est tombée sous les yeux de M. Cass, et, avec sa franchise, son indépendance ordinaires, il vient de la repousser énergiquement, dans une lettre que publie le *Detroit Free Press*, et qu'il a bien voulu nous transmettre.

L'abondance des matières ne nous permet point de publier dans son entier, cette longue et intéressante lettre, mais nous allons en donner les traits principaux.

"M. Cass s'étonne que des journaux aient pu avancer, et que M. Houston ait pu croire le fait énoncé plus haut. Le discours prononcé par lui, le 8 février 1855, au Sénat des Etats-Unis, excluait toute idée de cette nature. Il n'a aucune sympathie pour la nouvelle organisation politique, il n'en approuve ni le but ni les moyens d'action. Pour lui, ce parti, s'il subsistait, serait la menace de l'avenir: il a déjà donné la preuve qu'il ne reculerait devant rien, pas même devant le sang. Il n'en est qu'à ses débuts, et, cependant, il a déjà fait bien des victimes, et Dieu seul peut savoir celles qui les suivront. Pour M. Cass, le Know-Nothingisme est l'association la plus dangereuse, qui soit née sur notre sol. C'est l'Orangisme d'une république—aussi funeste que son prototype de la monarchie; il n'est pas justifiable dans ce pays de liberté: son action—toute mystérieuse qu'elle prétende être—est appréciée par tous, tous en sont alarmés: Quels que soient les changements qui aient pu avoir lieu dans la nouvelle association, le général Cass y est toujours fortement opposé. Elle conserve son esprit d'intolérance et d'exclusivisme: par conséquent, elle est toujours menaçante. Quelle que soit l'édition de ce livre, que l'on présente au Sénateur du Michigan, il la repousse.

Certes, il approuve l'un des principes, émis par la Convention de Philadelphie, celui qui déclare que le Congrès ne devrait pas légiférer sur l'esclavage dans le territoire des Etats Unis. Cependant, il regrette que la Convention ne soit pas allée plus loin, qu'elle se soit contentée de dire que le Congrès ne *devrait* pas légiférer, alors qu'elle aurait dû déclarer *qu'il n'a pas le droit* de pareille législation: chose que la Convention a *soigneusement* évitée. Malgré tout, M. Cass regarde cette déclaration de la Convention comme un premier pas dans une bonne voie. Mais la vérité constitutionnelle entière est que le Congrès ne *peut* pas intervenir dans la législation des Territoires. Une politique contraire serait en opposition directe avec l'esprit et la lettre de nos institutions.

En 1774, le Congrès Continental déclarait que "les Colonies Anglaises avaient *exclusivement* le pouvoir de faire des lois dans leurs législatures provinciales, à propos des taxes et de toutes mesures intérieures." Les patriotes d'alors reconnaissaient à la mère-patrie le privilège d'organiser des gouvernements coloniaux, mais niaient qu'elle pût aller plus loin. C'est pour le maintien de ce principe que les Colonies ont pris les armes.

Après avoir discuté ce point, avec le beau talent, la profondeur de vues qui le caractérise, après avoir défié ses adversaires de produire une seule ligne de la Constitution, qui accorde au Congrès le droit d'intervenir dans la législation des territoires, après avoir bien établi que l'esclavage est une mesure d'Etat, une mesure domestique, pour ainsi dire, et sur laquelle le gouvernement fédérale n'a aucune espèce de contrôle, le général Cass conclut ainsi:

"Jamais, à ma connaissance, le parti n'a été poussé par des considérations plus impérieuses, à s'organiser, à se rattacher sincèrement, fidèlement à ses principes. Notre confédération passe par la plus rude épreuve qu'elle ait encore subie. Des efforts constants sont faits pour exciter cet esprit de sectionalité et d'hostilité contre lequel nous mettait en garde la voix prophétique du Père de la patrie, et si ces efforts sont couronnés de succès, les jours de notre Constitution sont comptés. Les attaques continuelles contre le Sud, son caractère, ses droits constitutionnels, ses institutions, la persévérance systématique, l'animosité avec laquelle on le poursuit, avertissent la Démocratie du danger qui menace, et doivent l'exciter à une union énergique, à une action vigoureuse. Elles lui disent aussi que le temps est venu où toutes les querelles doivent finir, qu'elle doit se liguer pour la défense de la Constitution; qu'elle doit agir comme un seul homme avant qu'il soit trop tard pour le faire; que, née avec notre gouvernement, elle doit travailler à l'accomplissement de l'œuvre à laquelle elle est appelée.

"C'est elle qui est bien réellement, le parti Américain: elle n'a ni des préjugés, ni des préférences sectionnels: ainsi que la Constitution, elle porte ses soins et ses effets partout, elle s'occupe également des droits et des intérêts de tous. C'est entre ses mains, je le crois, qu'est maintenant le sort de cette grande République, et, dans cette conviction, j'espère que son action sera ferme, prompte, unie; qu'elle ne reculera pas d'une ligne sur le terrain de ses principes, consacrés par le temps, et qu'elle résistera, jusqu'au dernier moment, aux efforts de ceux qui nous menacent. Et, si telle est sa conduite, la Constitution, je n'en doute pas, achèvera son triomphe."

De pareilles paroles consolent des doctrines barbares que proclame le Know-Nothingisme, et, soyons fier de le dire, c'est encore des rangs de la Démocratie que part cette voix prophétique. Elle nous enseigne la vérité: elle nous met en garde contre les promesses mensongères des Grecs de la politique: ne laissons donc pas le cheval de bois pénétrer dans nos murs.

☞ Un correspondant écrit de Monroe, Lne:

"Le Know-Nothingisme disparaît rapidement de la vallée de Ouachita. Soixante résignations ont eu lieu à la Loge de cette ville, et la rumeur est que la Loge sera dissoute bientôt."

Voici des répudiations que nous trouvons dans le *Ouachita Register*:

(Au Ouachita Register.)

Know-Nothingisme répudié.

Il est dans la nature humaine d'errer;
Il appartient à Dieu de pardonner:

C'est là un axiome dont notre histoire a bien souvent constaté la sagesse et la vérité; mais jamais son àpropos, du moins, en ce qui regarde la première partie du texte, ne s'est manifesté aussi clairement que dans le fait de notre erreur en nous livrant à cette duperie qu'on nomme "*Know-Nothingisme*" *alias* "le Grand Parti Américain;" un nom qui lui conviendrait mieux serait celui de "*Jacobinisme.*" Nous serions bien à plaindre si nous n'étions à même de tirer une consolation de la belle doctrine que nous offre la dernière partie de cet axiome. Nous, soussignés, ayant puisé dans nos rapports avec le susdit ordre, la conviction qu'un grand nombre des principes qui ont été et sont encore tous les jours introduits, dans son organisation par des démagogues rusés et intrigants, ont une tendance pernicieuse—(il est notoire que ces démagogues nous arrivent généralement du foyer de l'abolitionisme et du free-soilisme), avons résolu de mettre un terme à nos relations avec le dit ordre, nous voulons le faire de la manière la plus publique et la plus absolue:

Nous allons énumérer quelques-uns des motifs qui nous ont conduits à prendre cette détermination.

1o. Tous ou presque tous les chefs et grands-prêtres de l'ordre, dans le Nord, sont des free-soilers, Silver-Gray-whigs ou abolitionistes renforcés.

2o. Une majorité écrasante de ceux qui ont été élus par l'association sont, en politique, opposés au parti démocrate; dans le Nord ce sont des adversaires de l'esclavage et de tous les grands projets et de tous les intérêts du Sud—(Voyez les actes des législatures know-nothings du Massachusetts et ceux des autres Etats. Ce sont de véritables trahisons.)

3o. Ce parti proscrit des hommes pour leur religion et le lieu de leur naissance.

Quelle serait, par exemple, la conséquence de la passation d'un acte par le Congrès qui décréterait que les hommes ne pourront pas voter, adorer leur Dieu comme ils l'entendent, et occuper des emplois publiés.

Nous ne sommes pas Catholiques Romains, mais veuille Dieu que le bel écusson de notre chère Union ne soit pas terni par une loi si vile et si sacrilège! Brisez la chaîne sacrée qui nous lie comme frères, et alors nous pourrons dire: "Adieu, adieu, adieu, pour longtemps à toutes les institutions qui nous sont si précieuses et dont nous avons le droit d'être si fiers." Etablissez le principe proscripteur dans notre gouvernement, pour cause de religion; on verra alors disparaître les vrais enseignements de la religion catholique et le champ ouvert au fanatisme de certaines sectes religieuses qui décréteront la proscription de toutes celles qui ne partagent pas leur croyance.

Proscrivez l'étranger en raison du lieu de sa naissance, le catholique en raison de ses croyances religieuses, quelle sera la condition de la société dans les communautés où ils ont depuis longtemps été admis comme bons citoyens?

4o. Comme francs-maçons, nous sentons que nous ne pouvons plus longtemps rester membres de l'ordre précité, sans violer quelques-uns des principes les plus sacrés de cette belle institution.

En terminant, nous disons: Pardonnez-nous—et nous espérons qu'à l'avenir nous ne nous laisserons plus prendre par de tels guet-à-pens.

Signé: A. L. HUNDLEY,
PHIL. H. THOMAS,
F. M. HUNDLEY,
WM. S. STEEL,
E. S. GOMILLION,
J. E. HUNDLEY,
W. T. NETTLES,
J. J. NETTLES,
T. C. BRADFORD,
ISHAM NEATHERLIN.

Castor, Psse. Caldwell, Le., 11 août, 1855.

(*Correspondance particulière du Courrier des Opelousas.*)

Paroisse Lafayette, 8 Septembre, 1855.

Messieurs les Editeurs,

Cette semaine, le vent a été aux banquets dans notre paroisse; et à ces banquets, nous avons vu accourir, non seulement les soutiens du vieux drapeau démocratique, mais encore un bon nombre de vieux Whigs qui, en haine du Know-Nothingisme, ont fait avec nous un pacte d'alliance qui, je l'espère, aura longue durée. Ces assemblées ont été de brillants tournois, où l'on a rompu bien des lances en faveur de la Démocratie, et où l'on n'a pas eu l'honneur de rencontrer ce sombre et farouche adversaire qui a nom, je crois, *Sam*. Avant de vous parler de ces agapes populaires et des orateurs qui y ont dépensé tant de verve, de talent et d'éloquence, laissez-moi jeter un coup d'œil sur les partis, tels qu'ils sont aux Attakapas.

Le Know-Nothingisme commence à y donner des signes visibles de décomposition. Chaque jour, un anneau se détache de cette chaîne monstrueuse; chaque jour, quelque déserteur quitte ses rangs et passe, avec armes et bagage, à l'ennemi.

Les Whigs de la Paroisse St. Martin, qui sont presque tous entrés dans la confrèrie ténébreuse, n'ont pu y entraîner M. Declouet, la plus pure et la plus éclatante intelligence de leur parti. Les grands cœurs savent toujours être au-dessus des haines ou des passions qui mordent si souvent et si facilement les petits hommes: c'est vous dire que la conduite de M. Declouet ne m'a causé aucun étonnement. Mais il est un autre homme, d'une haute et fière intelligence, dont aucun écho ne m'a révélé l'opinion sur la crise actuelle, et moi qui suis un de ses amis les plus obscurs, mais aussi les plus dévoués, je veux lui demander compte du silence qu'il garde dans ce grand débat.

Voici ce que je disais de lui, il y a quelques années, en parlant d'un journal rédigé par lui et ses amis:

"Le *Créole*, fondé, si je ne me trompe, en 1841, "défend la cause whig, et se compose ordinairement de coupures faites dans les grands journaux "de la Nouvelle-Orléans. Mais, lorsque les agitations électorales recommencent; lorsque les deux "partis se disposent à se mesurer sur le champ de "bataille du scrutin, oh! alors, le *Créole* pousse son "cri de guerre et se jette dans la mêlée, en soldat "aventureux. La presse américaine, si passionnée, "si guerroyante, quand les élections approchent, "cette presse n'a rien qui rappelle, même de loin, "le ton acerbe, le langage ardent et spirituel de ce "journal. C'est une lutte où il trempe sa plume "dans le salpêtre, un combat à outrance, où il emploie toute la foudroyante artillerie de la parole "et de la pensée. Cette guerre du *Créole* est faite "par un homme d'un grand cœur, de conviction "profonde et d'une foi loyale dans les hommes et "les choses de son parti. La probité et le désintéressement sont incarnés dans la poitrine de cet "homme, qui pourrait aspirer légitimement aux plus "beaux rôles politiques, et qui se contente de mener "une vie honorable et utile au fond des Attakapas."

Vous qui le connaissez, messieurs, vous savez si mes paroles sont justes, si mon opinion est conforme à la vérité. Et lorsque le pays touche à une crise terrible; lorsqu'un parti menace de briser la Constitution, cette œuvre immortelle des fondateurs de la République; lorsque constitution, lois, liens sociaux, tout court le risque de sombrer, le fier combattant d'autrefois, resterait sous sa tante et refuserait de venir en aide à ceux qui veulent épargner aux Etats-Unis une ingratitude et une humiliation! Oh! qu'il parle! qu'il parle! Qu'il joigne sa voix à celles, déjà si nombreuses, qui ont refusé d'embrasser le parti de toutes les intolérances et de toutes les proscriptions! Qu'il signale le danger comme l'ont fait les Benjamin, les Fréret, les Rost, et tant d'autres, et qu'il nous aide tous à sauver la patrie!

Veuillez me pardonner, messieurs, cette digression peut-être un peu longue, je vais me hâter de vous rendre compte de nos meetings.

Trois en cinq jours! Les douze ou quinze discours que j'y ai entendus ont laissé, vous le comprendrez facilement, quelque confusion dans mes souvenirs; mais patience, je vais essayer de les co-ordonner.

Samedi, 1er Septembre.

Ce jour-là, le 5me District de la Paroisse Lafayette, devait donner son barbecue. Notre population s'était promis de s'y porter en masse, et pour peu que le ciel eût voulu prêter ses splendides décorations à cette fête, elle eût été des plus nombreuses; mais l'homme propose et Dieu dispose, dit le proverbe: la pluie, sur laquelle on ne comptait pas, vint arrêter tous nos préparatifs. Cependant les plus intrépides étaient accourus, les orateurs étaient à leur poste, la parole fut donnée à Alcibiade Deblanc.

Inutile de vous dire, à vous et à ceux qui ont lu le magnifique discours qu'il a prononcé à Abbeville, que sa parole fut écoutée avec une religieuse émotion, et que son exorde, qui est en même temps une profession de foi, comme peu de citoyens peuvent en faire, excita d'unanimes applaudissements. Ah! il est peu d'hommes qui soient assez purs aujourd'hui pour dire, en parlant d'eux-mêmes, ces simples et belles paroles qu'a prononcées A. Deblanc, au commencement de son discours:

"Messieurs et Concitoyens,

"Vous m'avez appelé parmi vous, et j'ai répondu à "votre appel. Me voilà à cette tribune élevée par "vos mains, dites: que voulez-vous? Sont-ce des "flatteries que vous êtes venus entendre? S'il en "est ainsi, votre espoir sera déçu: Je laisse à d'autres le triste soin de vous flatter, à cette heure importante et grave. Est-ce la vérité que vous desirez savoir? Je vais vous la dire sans crainte et "sans détour. Je suis, je ne l'ignore pas, le plus "humble des fils de notre chère Louisiane, mais "vous chercheriez vainement un cœur plus libre, "des lèvres plus indépendantes. Attaché à la "Démocratie, on ne m'a pas vu, aux jours de ses "victoires, réclamer le prix de mes services, et tendre une main empressée pour implorer une part "des dépouilles; mais, lorsque sont venus pour elle "les mauvais jours et les revers, je n'ai pas déserté "sa bannière, je n'ai pas caché ma cocarde, pour "passer à l'ennemi; je l'ai portée alors avec plus de "fierté—et je puis, moi, rendre dédain pour dédain "à ceux qui nous font aujourd'hui l'outrageant et le "ridicule reproche que nous sommes le parti étranger! Je suis américain, messieurs, mais non l'esclave d'une faction; je suis américain, mais je n'ai "prêté serment à aucun conclave,—j'ai gardé mon "libre arbitre, mon indépendance, et le reproche "n'est pas arrivé jusqu'à moi."

En analysant, un à un, les actes des Know-Nothings, et notamment la révocation du juge Loring, coupable d'avoir fait exécuter une loi des Etats-Unis, l'accent de l'orateur se solemnisa, sa voix passa de la douceur aux cordes les plus vibrantes de l'indignation.

—La loi des esclaves fugitifs a été déchirée par une législature know-nothing, s'écria-t-il; Eh bien! messieurs, sous Jackson, Boston aurait plié ou.... Boston aurait été rasé.

La foule battit des mains, à ce cri d'indignation, tombé du cœur d'un honnête homme. Pour moi, ce fut plus que de l'indignation, j'y vis aussi un trait d'éloquence du meilleur aloi.

Si je ne craignais d'abuser de l'attention de vos lecteurs, je ferais, messieurs, la silhouette de ce jeune et populaire talent; mais à défaut d'une étude complète, qu'ils me permettent une appréciation en quelques mots.

La parole de M. Alcibiade Deblanc a un inimitable accent de grandeur, de franchise et de vérité, dans les causes généreuses où ses lèvres ne font que traduire les inspirations qui montent de son cœur. Elle est imagée, poétique, comme celle de tous les tribuns qui ont vu leur intelligence se développer sous le soleil du Sud. Comme tous les artistes, il aime les fleurs, la mélodie, la grâce, la douceur; mais sous cette grâce, sous cette douceur, se cachent aussi les bouillonnements, les colères d'un cœur chevaleresque. L'éloquence de M. A. Deblanc ressemble enfin à ces belles et gracieuses jeunes femmes dont les chairs roses et blanches, cachent des nerfs et des muscles du plus fin acier.

M. Homer Mouton ajourna l'assemblée au lundi.

Barbecue du 3 Septembre.

Ce jour-là, le ciel s'était montré plus clément; et le soleil, qui l'avant-veille, nous avait refusé ses rayons, semblait avoir mis de la coquetterie à nous faire oublier son absence de Samedi. Les spectateurs étaient nombreux; une fraiche et élégante foule de dames s'était groupée au pied de la tribune.... M. Joseph Giroard fut nommé, par acclamation, président, et MM. Aurélien St. Julien et John Creighton, vice-présidents.

MM. Sandidge, Herron, Voorhies et Homer Mouton haranguèrent l'assemblée.

Il me serait impossible, messieurs, de donner une analyse des discours de ces orateurs. Dans la confusion de mes souvenirs, je prêterais peut-être à l'un ce qui revient à l'autre, et j'ai pour principe de rendre à César ce qui appartient à César; mais je me garderai d'oublier une saillie du major Herron, qui a fait le plus grand plaisir, bien qu'il se soit exprimé dans une langue qui lui est étrangère, le Français:

Après avoir signalé tout ce qu'il y a d'odieux dans la proscription dont les Know-Nothings veulent frapper les citoyens d'origine étrangère, l'orateur rapporta que M. Randal Hunt avait dit ou écrit, que dans un voyage en Europe, il avait rougi de voir les premiers postes (consulats ou ambassades) de la République occupés par des étrangers ignorants.

—Mais, ajouta M. Herron, M Soulé, que vous connaissez tous, était ministre des Etats-Unis en Espagne. M. Soulé serait-il rangé par M. Hunt au nombre de ces naturalisés ignorants? Ce jugement ne serait pas sanctionné par l'opinion publique, car nous savons tous que M. Soulé en a plus oublié que M. Hunt n'en a jamais appris.

Cette saillie excita des rires universels.

M. Derbigny eut aussi son tour.

En peignant le double rôle des Cicerons know-nothings qui font de leurs candidat-gouverneur un Catholique ou un Protestant, selon les populations auxquelles ils s'adressent, M. Herron déploya une verve que lui eût enviée un rédacteur du *Punch* ou du *Charivari*. Je ne sais ce qu'aurait dit ce pauvre M. Derbigny, en se voyant passer au fil de cette langue si spirituellement impitoyable; quant à nous, nous éclatâmes de rire et nous applaudîmes le bourreau qui venait de faire cette charmante exécution.

Cette fête patriotique se passa avec le plus grand ordre et ne compta qu'un petit accident tragico-burlesque, que je veux vous rapporter. Un vieux bonhomme, qui avait trop bien fêté les charmes de la dive bouteille, voulut s'asseoir à côté des dames et s'empara d'un siège sur lequel il se laissa tomber en poussant des hoquets dignes du jardinier des Visitandaires. Pendant que ses jolies voisines demandaient au ciel un miracle qui les débarrassât d'un voisin aussi incommode, celui-ci commence à se balancer sur sa chaise et prend les poses qu'il croit les plus propres à séduire la plus belle moitié du genre humain. Mais ô malheur! dans une de ses oscillations, la chaise décrit un mouvement en arrière, trop violent, et notre galant suit la chaise qui tombe en brisant deux fraiches ombrelles, qui se trouvent sur son chemin. Le malheureux se relève, tout meurtri, au milieu des éclats de rire de la foule.

Mercredi, 5 Septembre.

Le meeting qui a eu lieu Mercredi, était le troisième pas du mouvement populaire, dans la Paroisse Lafayette. La foule nombreuse, qui s'était assemblée sous les beaux ombrages du Bayou Vermillon, dans le voisinage de l'habitation de l'honorable Robert Cade, cette foule n'était point une de ces cohues populaires que l'on voit se ruer d'ordinaire au pied des tribunes que les intérêts ou les passions des partis élèvent si souvent sur les forums américains. Ce n'était point une de ces saturnales politiques, dans lesquelles le peuple aime à oublier ses fatigues et ses travaux de tous les jours. Cette fois, les hommes qui étaient venus là, étaient en grande partie, ceux-là même qui se tiennent à l'écart de ces sortes d'émeutes légales. On y voyait tous ceux qui portent un nom connu, tous ceux qui possèdent une influence due à l'intelligence, au caractère ou à la position; les dames, dont la délicatesse s'effarouche le plus des éclats de la gaîté populaire, c'est-à-dire, les plus riches et les plus élégantes, étaient accourues, comme leurs maris et leurs frères, afin de se joindre à cette immense protestation Anti-Know-Nothing.

Tout nous promettait une journée radieuse, lorsque vers dix ou onze heures du matin, une pluie torrentielle tomba sur toute cette foule, naguère si bruyante et si joyeuse, et la força à se réfugier, qui dans les voitures, qui sous les arbres les plus touffus. Enfin, une éclaircie se fit, voitures et piétons se groupèrent autour de la tribune et debout, dominant la foule, je vis apparaître le gouverneur Mouton, président de l'assemblée.

Je vous avoue, messieurs, que j'écoutai avec un vif sentiment de curiosité, cet homme qui a pris une si large part aux affaires de la Louisiane, et que je ne connaissais que de réputation. Grâce au timbre pur et sonore de sa voix, je ne perdis pas une seule de ses paroles, bien que je fusse assez éloigné du lieu où il parlait.

Son discour ne fut, du reste, qu'une introduction, un prologue de la discussion générale. Il esquissa à grands traits l'histoire du parti know-nothing et trouva des phrases fort gaies et fort originales en traduisant en français d'abord, ensuite en patois créole, le nom de guerre de nos ennemis. Je vous dirais cette charmante traduction, si je ne craignais de déchaîner contre l'orateur, les aboyeurs du Know-Nothingisme. Il est vrai que M. Mouton aurait assez d'esprit pour honorer ces messieurs de son mépris. En résumé, ce discour d'introduction parut trop court à tout le monde; MM. Sandidge, Marks, Herron et Mouton parurent ensuite à la tribune et furent religieusement écoutés et applaudis.

Voilà, messieurs, un compte-rendu bien pâle, bien incomplet des événements d'une semaine, où les Anti-Know-Nothings ont travaillé vigoureusement. On dit que le meilleur portrait ne ressemble jamais parfaitement à la personne qui a posé devant le peintre, grâce donc pour mes ébauches, pour mes études à vol d'oiseau.

On annonce prochainement une assemblée du Parti Américain. Tous les orateurs, tous les missionnaires, tous les pêcheurs de votes peuvent venir. Le Know-Nothingisme est un chardon qui ne poussera jamais dans la Paroisse Lafayette.

C. ROQUES.

(*Communiqué.*)

Mon cher Courrier,

Connaissez-vous les éditeurs du Charivari, à Paris? .... Veuillez donc, je vous prie, leur faire parvenir les derniers numéros du Patriote de St. Landry.... ce journal mérite une appréciation européenne. Il publie des collaborations et des correspondances qui mettent dans l'ombre les plus spirituelles productions de Huart et de Philippon.... Alphonse Karr, lui-même, devra prendre le deuil.... Ah! Bilboquet, où te trouves-tu?... On se croirait en plein hiver, tant ce journal abonde en *canards*.... c'est à ne pas y croire.

Ces éditeurs sont ébouriffans, désopilans!— Et tout cela fort récemment,... faisant de la comédie sans platitude,... fustigeant en maîtres, ils savent *castigari ridendo*... à propos d'une correspondance et de discours d'un humble Calamus, point d'emportements, *on ne dirait* pas d'eux: *Tantæne animis celestibus iræ. Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots!* Les farceurs! à les entendre, cette *lettre au Courier* de la Louisiane aurait l'importance de la lettre Benjamin.... les farceurs!.... Vraiment, on viendrait à croire, si l'on ne savait mieux, que ce méchant écrivailleur et avorton d'orateur les chagrine... N'en croyez rien, mon cher Courrier!

Je conseille aux hommes d'esprit de s'abonner à ce journal,.... aux chasseurs, surtout... Ce journal les mettra sur un Creole Poney, qui fournit beaucoup de canards et effraie les oies.

Once a Know-Nothing!

☞ Nous sommes autorisés à annoncer que Mr. François Richard est candidat anti-Know-Nothing à la place de Shérif de cette paroisse, à l'élection de Novembre prochain.
SES NOMBREUX AMIS.
25 Août 1855.

MM. Sandoz & Meynier,—Veuillez annoncer que L. Veillant Chacheré fils est candidat Anti-Know-Nothing pour la place de Shérif de cette paroisse, à l'élection de Novembre prochain.
NOMBRE D'AMIS.
30 Juin, 1855.

☞ Nous sommes autorisés à annoncer Mr. William Mouton comme candidat pour la place d'Avocat de District pour le 15me District Judiciaire de cet Etat, à l'élection de Novembre 1855.
Opelousas, 19 Mai 1855.

☞ Nous sommes autorisé à annoncer que M. Pierre Mouillé, est candidat à la place d'Assesseur, qu'il occupe maintenant, et que comme tel il croit devoir déclarer qu'il est opposé à la secte Know Nothing. Il se recommande à ses amis et aux votans en général. [21 avril.

☞ Une session spéciale de la Cour de District de la Paroisse St. Landry, aura lieu, en cette ville, le troisième lundi d'Octobre prochain, par l'Hon. Albert Voorhies, Juge du 14me District Judiciaire, pour juger les affaires recusées.
A. GARRIGUES, Greffier de la Cour de District.
Opelousas, 8 Sept., 1855.

VENTE PUBLIQUE,
Par le soussigné Encanteur publie pour la Paroisse St. Landry.

LE public est par le présent averti qu'il sera offert en vente publique, au plus offrant et dernier enchérisseur, par le soussigné, Encanteur, à la dernière résidence de feu Jacques Lastrapes, en cette Paroisse, à environ 9 milles au Nord-Ouest de la ville des Opelousas,

Le Mardi 16me. Octobre prochain,
les propriétés ci-dessous décrites, appartenant à la succession dudit feu Jacques Lastrapes, décédé, dernièrement de la Paroisse St. Landry, à savoir:

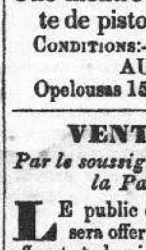
Sept Lots de Terre,
situés dans l'Addition Lastrapes à la ville des Opelousas, et sis sur la rive Ouest de la Coulée Tesson, étant les Lots numérotés Soixante-sept, Quatrevingts, Trente-sept, Cinquante-trois, Six, Sept et Huit du plan de ladite ville.

SEPT AUTRES TERRAINS,
également situés dans l'Addition Lastrapes à la Ville des Opelousas, et sis sur la rive Ouest de la Coulée Tesson, étant les Lots numérotés Soixante-cinq, Soixante-six, Soixante-dix-neuf, Quarante-neuf, Cinquante, Vingt trois et Vingt-quatre, du plan de ladite ville.

Deux Terrains
également situés dans l'Addition Lastrapes à la ville des Opelousas, sis sur la rive Ouest de la Coulée Tesson, étant les Lots numérotés Cinquante-huit et Quarante-deux.

UN CERTAIN
Morceau de Terre,
situé à l'Ouest de la Ville des Opelousas, mesurant deux arpents et trois-septièmes de face sur une profondeur de cent trois chaînes et dix anneaux, borné au Nord par la terre appartenant à la succession de feu Charles Lastrapes, au Sud par celle de Cyprien Dupré, d'Eugène Wartelle et de Stephen W. Wikoff, à l'Est par la ligne de la Corporation, et à l'Ouest par la terre dudit Wikoff.

UN AUTRE
MORCEAU DE TERRE,
situé à la Prairie Plaisance, dans la Paroisse St. Landry, mesurant deux arpents et un neuvième de face au Bayou Caron ou Grand Louis, sur la profondeur ordinaire de quarante arpents.



9 ESCLAVES
des deux sexes et d'âges divers.
Une montre en or, un fusil, une boîte de pistolets, et d'autres articles.
Conditions:—Comptant.
AUG. DEJEAN, Encanteur.
Opelousas 15 Septembre 1855.

VENTE PUBLIQUE,
Par le soussigné, Encanteur dans et pour la Paroisse St. Landry.

LE public est par le présent averti qu'il sera offert en vente publique, au plus offrant et dernier enchérisseur, par le soussigné, à la demeure de Maximilien LeBlanc, à la Queue Tortue, en cette dite Paroisse,

Le Jeudi 18 Octobre prochain,
les propriétés ci-dessous décrites, dépendant de la succession de feu dame Marguerite Guidry, dernièrement de la Paroisse St. Landry, épouse décédée dudit Maximilien LeBlanc, à savoir:

UN NEGRE âgé d'environ 19 ans.

UN MORCEAU DE TERRE,
situé sur la rive Est du Bayou Queue Tortue, dans la Paroisse Lafayette, et mesurant quatre cents acres.

Meubles de Maison,
USTENSILS DE CUISINE &c. &c.

Conditions.—Un, deux et trois ans de crédit, à compter du jour de la vente. Les acquéreurs fournissant caution à la satisfaction de qui de droit; et toute somme portant intérêt à raison de 8 pour cent par an à compter de l'échéance. Et en outre, la terre et l'esclave demeurant spécialement hypothèqués à la succession. jusqu'au paiement réel et effectif du principal et des intérets.
A. DEJEAN, Encanteur.
Opelousas 15 Septembre 1855.

AVIS.

UNE assemblée des votans du 1er. District Scholastique de la Paroisse St. Landry aura lieu à la Maison de Cour, dans la ville des Opelousas, le Lundi 1er Octobre prochain, dans le but d'élire trois Directeurs des Ecoles publiques de ce District, conformément à la Section 19 d'un Acte de la Législature, approuvé le 28 Avril 1853.
JOEL H SANDOZ,
Secrétaire pro. temp.
Opelousas 15 Septembre 1855.